

Atlantis / Thierry Vigneron
présente

Ieza

Un film de Haïlé Gérïma

Éthiopie / Allemagne / France - 2008 - 2h20 - 35mm - Couleur - 1 : 85 - Dolby SRD

Licorne d'or, 28^e Festival International du film d'Amiens

Prix spécial du jury, 65^e Mostra de Venise

Tanit d'or, 22^e journées cinématographiques de Carthage

Étalon d'or de Yennenga, 21^e Fespaco, Ouagadougou

Sortie Nationale le 28 avril 2010

Photos et matériel de presse disponibles sur :

www.teza-lefilm.com

www.isabelleburon.com

Relations Presse

Isabelle Buron

7 impasse des Chevaliers - 75020 Paris

Tél : 01 40 44 02 33

Port : 06 12 62 49 23

isabelle.buron@wanadoo.fr

www.isabelleburon.com



Distribution

Atlantis

Thierry Vigneron

30 rue Oberlin 54000 Nancy

Tél/Fax : 03 83 30 00 34

thierry@atlantis-production.com

Fiche technique

Éthiopie / Allemagne / France
2008 - 2h20 - Super 16 gonflé en 35 mm - couleur - 1 :85 - Dolby SRD
Langue : amharique, allemand et anglais

Réalisation et scénario

Image

Son

Montage

Musique

Direction artistique

Haïlé Gérîma

Mario Masini

Abduraman Adan et Olav Gross

Haïlé Gérîma et Lorbourraen Hankin

Vijay Iyer et Jorga Mesfin

Patrick Dechesne

Alain-Pascal Housiaux

Seyum Ayana

Wassiné Hailu

Françoise Dael, Daniel Schröder

Costumes

Maquillage

Une coproduction

Negod-Gwad Productions

Pandora Film Produktion

Westdeutscher Rundfunk / ARTE

Unlimited

Producteurs Délégués

Co producteurs

Haïlé Gérîma, Karl Baumgartner

Marie-Michèle Cattelain

Philippe Avril

Producteurs associés

Joachim von Mergershausen

Salomé Gérîma

Et avec le soutien de

Filmstiftung Nordrhein-Westfalen

Filmförderung Hamburg /

Schleswig-Holstein

Fonds Hubert Bals

Fonds Sud Cinéma

Ministère des Affaires Etrangères et européennes

Ministère de la Culture et de la Communication – CNC

Union européenne (Fonds européen de développement)

Fonds Images Afrique

Communauté urbaine de Strasbourg

Région Alsace

Fiche artistique

Aaron Aréfé

Abéyé Tedla

Takaléch Bényéné

Téjé Tesfahun

Nébiyu Baye

Mengistu Zélalem

Wuhib Bayu

Araba Evelyn Johnston-Arthur

Anberber

Tesfaye

Tadfe

Azanu

Ayalew

Anberber enfant

Abdul

Cassandra

Synopsis

Au début des années 70, Anberber quitte son village de Minzero, en Éthiopie, pour suivre des études de médecine en Allemagne de l'Est. Il n'est plus du tout le même lorsqu'il revient dans son pays en 1990, alors confronté aux ultimes soubresauts de la sanglante dictature du colonel Mengistu.

Au travers du destin hors normes d'Anberber, **TEZA** « la rosée », raconte l'histoire de l'Éthiopie contemporaine, dans ses rêves et dans ses désillusions, dans ses drames et dans ses espoirs.

TEZA est dédié « à tous les noirs battus et tués parce qu'ils sont seulement noirs ».



Repères : vingt ans dans la vie d'Anberber

- Cologne, années 70 : Plein d'espoir et d'idéaux, Anberber part en RDA (République Démocratique Allemande) dans le but de s'y former et pour mettre plus tard l'expérience acquise au service de son pays. Il devient médecin-chercheur.

- Addis Abéba, années 80 : Anberber, rentré en Éthiopie, est confronté à la politique totalitaire du régime de Haïlé Mariam Mengistu, colonel qui renversa l'empereur Haïlé Sélassié lors du coup d'Etat sanglant du 3 février 1977.

- Allemagne, fin des années 80 : Renvoyé en Allemagne par le pouvoir en place, Anberber est victime d'une agression raciste. Amputé d'une jambe, il perd la mémoire et le goût de vivre.

- Éthiopie, années 90 : Anberber rentre définitivement en Éthiopie et retourne dans son village natal, réalisant le vœu le plus cher de sa mère. Blessé dans sa chair et dans son âme, il se reconstruit peu à peu au contact d'Azanu, une jeune femme mise au ban de la société.

Note d'intention du réalisateur

«Ma grand-mère était conteuse. Avant même que je n'aie une caméra ou même l'électricité, elle m'a appris à enflammer mon imagination. Des nuits entières, je restais assis au coin du feu imaginant dans ses moindres détails les histoires qu'elle racontait. Mon père, un dramaturge, m'emmenait avec lui au théâtre, un peu partout en Éthiopie. J'ai grandi ainsi, avec des histoires et des chansons qui ont nourri et forgé par la suite mon travail. Sans cet arrière-plan, **TEZA** n'aurait pas la même richesse ni la même saveur.

Avec ce film, je raconte une histoire que je connais bien et que j'ai souvent pu observer : l'histoire d'Africains dont les vies sont disloquées au gré d'événements historiques complexes et imprévisibles.

Ainsi en est-il d'Anberber, le héros de **TEZA**, qui, retournant dans son village d'enfance, pense y apporter – tel Prométhée - le progrès par sa connaissance de la médecine. Or il se trouve confronté à une réalité qui le dépasse complètement. Il cherche alors refuge dans les souvenirs de sa jeunesse – quand la prospérité et l'épanouissement étaient au rendez-vous, comme par magie.

TEZA est donc l'histoire d'un homme cherchant à se réconcilier avec son passé, ses rêves et ses espoirs, ceux-là même qui appartiennent à la mémoire collective de sa génération.

Comme tout immigrant, j'entends - à mesure que je vieillis - la ritournelle de mon enfance. Et comme pour Anberber, l'Éthiopie d'aujourd'hui s'apparente à un vrai cauchemar pour moi. Lorsque je retrouve ma terre natale, je rêve de l'Éthiopie de mon enfance. Une Éthiopie généreuse, abondante. La terre produisait alors assez pour nous nourrir tous. Les arbres étaient chargés de fruits. Aujourd'hui, c'est fini. L'Éthiopie que j'ai connue dans mon adolescence et celle que j'ai retrouvée en y tournant **TEZA** n'ont pratiquement plus rien en commun.

Et donc ce contraste saisissant devient l'enjeu même du film au travers du personnage d'Anberber, qui doit confronter à la réalité les idéaux auxquels il a cru - quitte à ce que cette nécessaire lucidité remette en cause ses souvenirs les plus chers.

Traiter de thèmes comme l'identité, l'émancipation, la mémoire, fonde ma vision de ce que le cinéma indépendant devrait être. Raconter une histoire à partir de destins individuels, c'est donner à chacun une place dans l'Histoire. Procéder ainsi, tout en honorant les combats menés par nos ancêtres, est essentiel pour s'assurer que les générations futures pourront créer leurs propres modèles en toute connaissance de cause. L'histoire, la culture et la qualité de vie de tous les peuples venus d'Afrique me préoccupent énormément, mais par-dessus tout, c'est le respect de leur humanité qui me motive en tant que cinéaste. »

Haïlé Gérîma

Le réalisateur



Né à Gondar (Éthiopie) en 1946, Haïlé Gérîma a émigré aux États-Unis en 1967. Il suit d'abord des cours d'art dramatique à la Goodman School of Drama de Chicago. Puis, en 1969, il s'installe à Los Angeles où il s'inscrit à l'UCLA School of Theater, Film and Television (la section cinéma de l'Université de Californie).

Aux côtés de Charles Burnett, Jamaa Fanaka, Ben Caldwell, Larry Clark, Julie Dash et Melvin Van Peebles, il contribue à fonder la Los Angeles School of Black Filmmakers (École des cinéastes noirs de Los Angeles).

Inspiré par le cinéma cubain, brésilien, africain, mais aussi par le néo-réalisme italien ou la Nouvelle Vague française, le groupe de jeunes cinéastes signe des films qui s'affranchissent des normes hollywoodiennes.

Il en résulte un cinéma noir autonome dont le but est de refléter le quotidien des populations noires selon des modes narratifs et esthétiques éloignés des canons alors en vogue à Hollywood.

Ce refus de jouer selon les règles d'Hollywood l'amènera d'ailleurs à s'installer durablement à Washington où il enseigne le cinéma depuis 1975 à la prestigieuse Université Howard et devient – selon sa propre expression – « un cinéaste à temps partiel ».

Alors que la blaxploitation commence à faire rage, il en prend résolument le contre-pied avec un premier court-métrage en 1971 (**Hour glass**) et accède à la reconnaissance internationale avec **Harvest : 3,000 years / La moisson de 3 000 ans**, son premier long-métrage. Tournée en 1975, cette fiction sur l'exploitation des paysans éthiopiens dénonce les pratiques féodales qui régissaient encore la propriété foncière en Éthiopie et qui n'ont été abolies qu'en 1974.

Avec **Sankofa** (1993), son seul film dont l'action ne se déroule pas en Éthiopie, il s'adresse plus directement au public noir américain, l'incitant – à travers le personnage d'une jeune afro-américaine qui est transportée 200 ans en arrière et fait le voyage des esclaves vers l'Amérique, à se confronter à leur passé et histoire.

Farouchement indépendant et très attaché à garder la maîtrise totale de ses projets, il a consacré plus de 14 ans à **TEZA**, véritable œuvre somme, entre l'épopée et l'introspection intimiste.

Militant de gauche, chrétien catholique revendiqué, Haïlé Gérîma ne cesse de dénoncer le néo-colonialisme et attribue à son cinéma un rôle « révolutionnaire et didactique ». Il milite notamment pour la diversité des cultures et voit dans la puissance de la culture occidentale une absurdité à laquelle participent les peuples « opprimés ».

Filmographie

1972 **Hour glass** (court-métrage)

1972 **Child of resistance** (film expérimental)

1976 **Bush Mama**

1976 **Harvest : 3,000 years / La moisson des 3 000 ans**

Léopard d'argent au festival de Locarno et prix Georges Sadoul

Le film fait partie des sept chefs-d'œuvres du cinéma mondial qui ont été restaurés par la World Cinema Foundation, fondation créée par Martin Scorsese.

1978 **Wilmington** (documentaire)

1982 **Ashes and embers / Cendres et braises**

Grand prix, festival international du film de Lisbonne

1985 **After winter sterling brown** (documentaire)

1993 **Sankofa**

Malgré une distribution très limitée, le film rencontre un réel succès public : les quelques salles qui acceptent de programmer le film, notamment les multiplexes du basketteur noir Magic Johnson, font salle comble pendant plusieurs semaines.

1994 **Imperfect journey** (documentaire)

1999 **Adwa – An African victory / Adoua : une victoire africaine** (documentaire)

2008 **TEZA**

Le contexte



L'empire rouge : l'Éthiopie

Lorsque disparaît, le 12 septembre 1974, l'empire incarné par le Negus Haïlé Sélassié Ier, alors âgé de quatre-vingt-deux ans, le diagnostic semble aisé. Fragilisé par l'incertitude régnant quant à l'identité de son successeur autant que par le choc pétrolier, épuisé par les guerres frontalières et les pénuries alimentaires, contesté par les couches urbaines issues de la modernisation sociale, le régime s'écroule sans soubresauts majeurs.

(...) L'armée (...) s'installe aux commandes de l'État : (...) le 21 décembre 1974 Mengistu Haïlé Mariam [engage ouvertement le pays sur la voie du socialisme].

Sa légitimité est incontestée aux yeux du camp socialiste qui dispose à présent en lui d'un partenaire stable (...). Les Soviétiques apprécient à leur juste valeur les efforts de soviétisation entrepris par le régime, parfois à l'imitation du socialisme prôné en Somalie, alors alliée de l'URSS. La « voie éthiopienne » esquissée en 1974 par le comité provisoire prend forme en janvier 1975, lorsque [Mengistu] nationalise banques et assurances, ainsi que l'essentiel du secteur manufacturier. Surtout, en

mars, l'abolition de la propriété foncière et la limitation à un bien par famille de la propriété immobilière témoignent de la radicalisation du régime.

(...) Après l'arrivée, d'Europe et des États-Unis, d'étudiants formés dans les universités largement imprégnées du radicalisme d'alors, une campagne de coopération menée dans un esprit mao-populiste avait jeté cinquante mille étudiants (...) à la rencontre de l'univers paysan. Le retour en ville se solda par un renforcement d'organisations d'obédience marxiste-léniniste, le PRPE et le MEISON. Aux yeux d'une population largement indifférente, la rivalité entre les deux mouvements s'expliquait par leur composition ethnique (...). Idéologiquement proches, les deux organisations se séparaient quant au traitement de la question érythréenne (...). Jouant sur les affrontements armés entre les deux factions, (...) Mengistu procéda à leur extermination (...).

Obtenir des données fiables concernant les victimes de la terreur demeure actuellement hors de portée. Pour la période février 1977-juin 1978, le chiffre de 10000 assassinats politiques a été avancé, dans la seule capitale (...).

Guerre coloniale ou répression antinationalistes, les périphéries de l'Empire (Érythrée, Tigré, Oromo, Ogaden, Wolega, Wollo) étaient secouées de révoltes souvent encadrées par des « Fronts populaires » dont les cadres partageaient avec leurs adversaires à tout le moins une rhétorique marxiste-léniniste. À leur égard fut déployée [une violente répression] (...). Le bilan de la « guerre totale » décrétée reste en chantier. 80 000 morts civils et militaires pour la seule période 1978-1980 ? À cette estimation prenant notamment en compte les victimes des opérations de représailles massives et des raids de terreur aérienne, il est loisible d'adjoindre les retombées d'une politique systématique de désorganisation de la vie rurale. Si les centres urbains bénéficièrent d'un approvisionnement prioritaire et d'une présence militaire salariée favorable au commerce, l'agriculture pâtit de la destruction du cheptel (...), de l'implantation de mines, de la déforestation et de la désorganisation autoritaire des échanges. Acteurs essentiels de la production agricole, les femmes furent particulièrement frappées par les viols systématiques perpétrés par la troupe et qui contribuèrent largement à maintenir un climat d'insécurité peu propice à l'activité extérieure.

(...) À partir de 1988, le crépuscule de Mengistu [est amorcé] : sur tous les fronts, l'armée recule face aux insurgés des Front populaires de libération de l'Érythrée et du Tigré (...).

Le 19 avril 1991, l'armée (...) ne répond (...) plus [à Mengistu] (...). Le 21 mai 1991, le colonel Mengistu s'envole, via le Kenya, pour Harare : héros de la lutte contre les colons blancs rhodésiens, Robert Mugabe lui accorde l'asile politique. (...)

Yves Santamaria, « Afrocommunisme : Éthiopie, Angola, Mozambique », in Stéphane Courtois, dir., *Le livre noir du communisme*. Crimes, terreur, répression. Paris, Robert Laffont (collection « Bouquins »), 1997



Les personnages - Les comédiens



ANBERBER - Aaron Aréfé

Son nom signifie « Courage ». Anberber quitte son pays natal, l'Éthiopie, dans les années 70, pour suivre des études de médecine en Allemagne de l'Est. Là-bas, aux côtés de Cassandra, une jeune américaine d'origine africaine, il y découvre le militantisme politique et adhère aux idées communistes. Il retourne dans son pays au début des années 80, après la chute du régime féodal d'Haïlé Sélassié, pour mettre son expérience au service de la révolution communiste. Renvoyé en Allemagne par le pouvoir marxiste, Anberber perd une jambe dans une agression raciste. Il décide alors de rentrer définitivement en Éthiopie.

Aaron Aréfé : **TEZA** est son deuxième rôle au cinéma. Le premier étant **13 months of sunshine** de Yehdego Abeselom (2007).



CASSANDRA -Araba Evelyn Jonhston-Arthur

Cassandra rencontre Anberber pendant ses années de formation en Allemagne. Ils deviennent amants et elle fait son éducation politique, lui transmettant ses convictions marxistes.

Araba Evelyn Jonhston-Arthur - **TEZA** est son premier rôle au cinéma.



AZANU - Téjé Tesfahun

Azanu a eu un enfant avec un notable du village. Lorsque celui-ci épouse une femme « officielle », elle se venge de lui en tuant son enfant. Gérïma parle à son sujet « d'humiliation de classe ». « Asanu est déshonorée parce que cet homme se marie avec une autre femme ; et elle tue son bébé par tribalisme, par discrimination ethnique ». Rejetée pour son acte, elle devient l'exclue du village. Elle est le double éthiopien de Cassandra. Azanu est liée à l'eau du lac où elle se baigne souvent : c'est avec elle qu'Anberber retrouvera peu à peu le goût de vivre.

Teje Tesfahun - **TEZA** est son premier rôle au cinéma.



TESFAYE - Abéyé Tédla

Son nom signifie « Espoir ». Comme Anberber, il quitte l'Éthiopie pour faire ses études en Allemagne de l'Est. Il y rencontre Gabi, une jeune allemande, qui lui donnera un enfant, Téodross. Il choisit de revenir au pays, alors en pleine effervescence révolutionnaire, en laissant en Allemagne femme et enfant pour mettre au service de la population ses compétences médicales et au service du pouvoir ses convictions politiques. Rêveur et ambitieux, il se heurte à l'intolérance et à l'extrémisme du pouvoir en place qui finira par le détruire. À travers le personnage de Tesfaye, Haïlé Gérïma s'interroge sur le poids et la valeur « du combat humaniste d'un intellectuel face à un pouvoir aveugle et totalitaire ».

Abéyé Tédla - **TEZA** est son premier rôle au cinéma.

Les prix / *TEZA*

65^e Mostra de Venise - 2008

Prix Spécial du Jury

Osella du meilleur scénario

Mention spéciale du prix Signis

Label cinéma de l'Unicef

Prix « Cinéma pour la paix et la richesse de la diversité » de CinemAvvenire

22^e Journées cinématographiques de Carthage - 2008

Tanit d'or – grand prix du long métrage

Prix du meilleur scénario

Prix du meilleur second rôle masculin

Prix de la meilleure musique

Prix de l'image

28^e Festival international du film d'Amiens - 2008

Licorne d'or – grand prix du long métrage

49^e Festival international du film de Thessalonique - 2008

Prix des valeurs humaines de la chaîne parlementaire grecque

39^e Festival international du film de Rotterdam - 2009

Prix « Dioraphte » du public pour un film soutenu par le fonds Hubert Bals

21^e Fespaco - Festival Panafricain du Cinéma et de la Télévision - 2009

Étalon d'Or de Yennenga – « meilleur film du continent africain »

Prix du système des Nations Unies de lutte contre la pauvreté

Prix Zain de la téléphonie

Prix de la fédération des critiques africains de cinéma

Prix RURART des lycéens

12^e Festival du Cinéma Africain de Kouribga - 2009

Prix de la meilleure réalisation

Entretien avec le réalisateur

Vous rappelez-vous le moment où vous avez commencé à imaginer *TEZA* ? Qu'est-ce qui vous a inspiré, et comment êtes-vous resté convaincu que c'était une histoire qui valait la peine d'être racontée ?

Le point de départ c'est d'abord cette histoire fantôme à propos des Africains qui vont à l'étranger pour étudier et devenir « quelqu'un ». Ma génération a été la plus touchée par cette mythologie. Il y a ensuite une histoire que j'ai entendue étant petit : un Éthiopien qui était allé à l'étranger en partant de Gondar, avait été jeté d'un immeuble par des racistes aux Etats-Unis. Il était revenu dans un cercueil. Je ne peux pas exactement dire comment cette histoire commençait, tant cela est confus dans mon esprit, mais il y avait une idée de déracinement. Cela voulait dire que de la campagne à la ville, et de la ville jusqu'en Europe ou en Amérique, vous êtes constamment à la recherche d'un idéal qui vous est imposé : il faut avoir l'air aussi bien que ceux qui viennent de l'étranger, parce que vous pensez qu'ils sont heureux. Mais le bonheur est relatif. Ceux qui viennent de l'étranger sont-ils heureux ? L'impression que vous avez est : « Je veux être comme eux ». Le résultat est ce sentiment global, collectif et communautaire qui impose l'idée de traverser l'océan. Mais ce n'est qu'un mythe. Lorsque ceux qui sont partis reviennent, ils doivent se réadapter à leur retour. **TEZA** parle de ce déracinement des intellectuels Éthiopiens. Beaucoup d'Africains, s'ils sont de la même génération que moi, j'en suis sûr, s'identifieront avec cette idée qui est la base du film.

Avez-vous été surpris par ce phénomène d'exode des intellectuels africains lorsque vous y avez été confronté ?

Ce n'est pas quelque chose que vous rencontrez à neuf heures et demie du matin, ce n'est pas un phénomène qui a un timing précis. C'est un procédé graduel. Vous vous sentez coupable dans votre propre voyage de toutes ces choses qui vous ravagent jour après jour. Au début c'est facile. C'est comme si on vous envoyait chercher de l'eau. Mais quand vous traversez l'océan, le retour n'est pas aussi aisé. Cela devient une expérience générationnelle, un processus. Vous vous demandez sans cesse : « Pourquoi ne suis-je pas à la maison, mais bon sang qu'est-ce que je fais ici ? Cette foutue neige... Cet endroit enneigé dans lequel je ne suis pas né. Ce n'est pas mon climat. » Vous vous demandez toujours pourquoi vous vivez ici, surtout quand vous êtes face aux maux qui rongent cette société. Pourquoi ne partez-vous pas ? Pourquoi ne le faites-vous pas si vous ressentez toutes ces choses ? Je voulais donc explorer, de façon dramatique, ces émotions contraires que personne ne veut entendre parce que vous devez soit être heureux ou tout refuser en bloc. Vous partez ou pas ? C'est compliqué.

Vous avez décrit Anberber comme un intellectuel incomplet. Qu'est-ce que cela signifie ?

Vous savez, il est incomplet par bien des aspects. Il ne connaît pas son pays, son peuple. La plupart des Éthiopiens ont été éduqués à ne pas connaître l'Éthiopie parce que notre modèle de succès était de connaître l'Europe, l'Amérique, Napoléon. Connaître votre pays était une idée réductrice qui ne pouvait apporter ni la chance, ni le bonheur. Ensuite, on vous envoyait à l'étranger. Puis vous preniez n'importe quelle arme en pensant que cela pouvait guérir votre pays. C'est là que le dogme politique que vous choisissez devient le pire des poisons parce que celui qui ne connaît pas son pays ne peut le guérir. Cela ne peut conduire qu'au chaos. Ce qui est arrivé en Éthiopie. Pour moi, la position d'élite incomplète est celle que vous avez quand vous ne connaissez pas votre Histoire, votre propre peuple. Vous ne savez même pas comment leur parler. Vous finissez par faire la leçon sur la lutte des classes et les différents mouvements de l'aile gauche aux paysans qui veulent juste cultiver leur ferme, avoir de quoi nourrir leurs enfants et les envoyer à l'école. Ces fermiers se sont fait donner la leçon à travers toute l'Éthiopie par toutes sortes de mouvements gauchistes comme s'ils se trouvaient à l'école de l'élite. Dans le film, Anberber se rend compte de son propre déracinement quand il est témoin de ce qu'il avait vu en Allemagne : l'élite débattant des différents mouvements gauchistes, se dérouler au cœur de son village natal. On tente d'endoctriner sa mère avec les valeurs marxistes. C'est le paroxysme du monde à l'envers et c'est en général le fait d'intellectuels immatures et mal renseignés. Malheureusement je me suis lancé dans le cinéma plutôt que de devenir médecin ou agronome. Alors qu'arrive-t-il aux paysans de ma famille quand le gouvernement envoie leurs enfants à la guerre ? Parce que je viens de l'étranger, ils me disent : « Va chercher mon fils ». Comme si je pouvais y aller et dire « Hé, Monsieur le militaire politicien tout-puissant, rendez son fils à mon oncle ». Mon incapacité à faire face aux besoins de ma famille qui sont des paysans était une douleur insupportable. Je ne veux même pas généraliser en parlant d'Éthiopiens, je parle ici de ma famille, de mon incapacité à leur donner, non pas des biens matériels, mais de leur épargner la douleur de perdre un fils dans une guerre qu'ils ne comprennent même pas, et de ne savoir par la suite si il (ou elle) est encore en vie. J'exorcise ici ces choses toxiques et douloureuses. Maintenant qu'il y a un film, les gens peuvent aller de l'avant... Espérons-le. Nous, les Éthiopiens, nous regardons souvent les films d'autres peuples. Nous regardons des soap opéras et nous nous cachons encore dans d'autres choses. Mais au plus profond de nous, nous voulons que notre propre histoire nous soit contée. La littérature et la culture permettent d'exorciser. La religion aussi. J'ai fait ce film avec mes gens, parlant en mes termes, avec mes imperfections. Combien de gens peuvent avoir la chance de raconter leur propre histoire ? C'est une expérience qui permet d'exorciser, et j'espère que les Éthiopiens qui verront le film feront eux aussi cette expérience immédiate qui, quoi qu'imparfait puisse être mon film, permet de regarder ses démons en face et de les dépasser.

Vous avez dit que vous voudriez que l'on se souvienne de vous comme le symbole d'une résistance. Combien d'Anberber y a-t-il en vous-même ?

Le personnage d'Anberber n'est pas autobiographique. C'est une mosaïque de plusieurs personnes. Il est le personnage dans lequel j'ai transposé tous les personnages que je voulais voir en un seul. D'où son intégrité et les principes auxquels il tient. Porteur de tout cela, il ne peut que vomir lorsqu'on l'oblige à se rétracter dans le film. Ma résistance est de cet ordre. Je voudrais que les jeunes gens sachent que j'ai tenu bon, quand j'avais tort et quand j'avais raison. Je pense que les Africains ne devraient jamais se compromettre au sujet de leur Histoire ou leur humanité parce que sinon ils n'ont plus rien. Ma vie n'est pas une quête d'harmonie, mais un combat constant. Cette idée de combat est normale et nous devrions l'aborder avec plaisir. C'est comme pour faire un film : le fait que cela prenne beaucoup de temps, que les ressources nécessaires pour le réaliser ne soient pas toujours réunies, cela ne me rend pas triste. Je veux juste que les jeunes sachent que je lutte en permanence et de fait n'ai jamais le sentiment de perdre mon temps.

Comment *TEZA* se place-t-il dans votre filmographie ?

Il est là où je suis. Pour moi, chaque film est comme un escalier, pour certains vous faites de grandes enjambées, pour d'autres c'est marche après marche. **Sankofa** avait été un tournant majeur. Je suis maintenant en train d'évaluer en termes d'écriture cinématographique, mes nouveaux scénarios bénéficient de toutes les erreurs que j'ai pu commettre dans mes films précédents. **TEZA** est le résultat actuel de ces recherches, de ce combat. Pour moi chaque film est imparfait et tenter d'approcher l'harmonie dans la façon de structurer une histoire, un film, c'est l'engagement d'une vie.

D'après une interview publiée sur **Abesha.com** par P.A. Gebre
Septembre 2009



PANDORA
FILM



arte

UNLIMITED



rurart

